

Pratiques et vies militaires de la guerre de Trente Ans (1618-1648) : les enseignements de l'archéologie funéraire

Claire GANTET
Université de Fribourg
claire.gantet@unifr.ch

L'utilisation de l'archéologie funéraire dans les études sur la guerre de Trente Ans reste rare et confidentielle, en raison du caractère récent des découvertes archéologiques, de la valorisation traditionnelle des sources écrites (éventuellement aussi iconographiques), et de référents nationaux solidement ancrés. L'historiographie germanophone demeure en effet dominée par un récit des événements scandé en quatre séquences, observant une unité de temps et de lieu, et ordonnées par leur relation à l'empereur : les débuts en Bohême (1618-1623), la période « danoise » (1623-1630), le temps suédois (1630-1635), la « guerre internationale » et les négociations de paix (1635-1648). Ce schéma s'avère si prégnant qu'il marque encore les grandes synthèses éditées par des spécialistes en 2018, à l'occasion de la commémoration du quadricentenaire du début des hostilités en 1618, qui partent du principe que la guerre se noue autour de l'empereur¹. Des catégories nationales sont, au surplus, projetées sur ces séquences. On parle ainsi de « période danoise » alors que le roi du Danemark s'y engage en tant que duc de Holstein – état d'Empire et membre du Cercle de Basse-Saxe – sans le soutien de son conseil ni de son royaume². La paix de Prague a été, par ailleurs, célébrée comme un moment

¹ Ainsi chez Gerhard SCHORMANN, *Der Dreißigjährige Krieg*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2004 [1985] ; et Martin WREDE, *La guerre de Trente ans. Le premier conflit européen*, Paris, Colin, 2021. Double focus, sur les débuts et sur la fin de la guerre, mais peu sur son déroulement, chez Christoph KAMPMANN, *Europa und das Reich im Dreißigjährigen Krieg. Geschichte eines europäischen Konflikts*, Stuttgart, Kohlhammer, 2008 ; Axel GOTTHARD, *Der Dreißigjährige Krieg. Eine Einführung*, Cologne, Böhlau, 2016. N'y échappe guère qu'un volume centré sur des écrits personnels, exhumés et commentés dans le cadre d'une faveur de la micro-histoire : Hans MEDICK, *Der Dreißigjährige Krieg. Zeugnisse vom Leben mit Gewalt*, Göttingen, Wallstein, 2018.

² Voir Paul Douglas LOCKHART, « Denmark », in Olaf ASBACH et Peter SCHRÖDER (éd.), *The Ashgate Research Companion to the Thirty Years' War*, Farnham, Ashgate, 2014, p. 65-75 ; *ID.*, *Denmark in the Thirty Years' War, 1618-1648. King Christian IV and the Decline of the Oldenburg State*, Selinsgrove, Susquehanna University

d'« enthousiasme national »³. Si la guerre de Trente Ans a été l'objet de très nombreuses histoires, celles-ci demeurent le plus souvent biaisées par l'adoption d'un cadre national et encore fondées sur les sources écrites, politiques, pamphlétaires ou littéraires. Plus récemment, s'y sont ajoutés des textes du for intérieur, ainsi l'unique diaire (journal intime) conservé d'un mercenaire, cité systématiquement comme « révélateur » de « la » vie militaire⁴. Il existe, bien sûr, des études innovantes, mais elles sont éparses et rédigées par des chercheurs n'ayant malheureusement pas obtenu de poste à l'université⁵.

En Grande-Bretagne, où l'histoire militaire est en revanche un domaine bien établi, Peter Wilson s'est penché sur les techniques et les pratiques des armées de la guerre de Trente Ans, ainsi que sur leurs relations à la politique⁶. Récemment, Lucian Staiano-Daniels a livré une micro-histoire du régiment levé en Saxe par Wolf von Mansfeld au printemps 1625, au service du roi d'Espagne, comprenant 2545 fantassins et 979 chevaux à son apogée, qui a combattu pendant un an et demi dans le nord de l'Italie avant de se mutiner, laissant derrière lui une montagne de procès internes. Staiano-Daniels montre comment le mode de vie foncièrement précaire de ces soldats a influencé leurs combats et les communautés avec lesquelles ils ont voisiné⁷.

L'archéologie funéraire reste, elle, peu reconnue, y compris par les spécialistes d'histoire militaire. Ce champ reste très segmenté, tant la discipline est neuve. Lancée en 1984 par l'excavation, opérée par Douglas D. Scott, du terrain de Little Bighorn dans le Montana (25-26 juin 1876), elle demeure peu représentée dans les institutions de recherche. Les découvertes restent aléatoires, sujettes aux transformations dans l'usage des terres et des paysages au cours du temps, ainsi qu'au soutien politique et financier des campagnes scientifiques de fouilles. C'est

Press, 1996.

³ Georg SCHMIDT, *Die Reiter der Apokalypse. Geschichte des Dreißigjährigen Krieges*, Munich, Beck, 2018, p. 477.

⁴ Diaire de Peter Hagedorf : Jan PETERS (éd.), *Ein Söldnerleben im Dreißigjährigen Krieg. Eine Quelle zu Sozialgeschichte*, Berlin, Akad.-Verl, 1993. Il est systématiquement cité comme « typique » par G. SCHMIDT, *op. cit.*

⁵ Ainsi Markus Meumann, auteur de recherches stimulantes sur la justice militaire, n'a jamais pu les synthétiser dans une habilitation faute de temps et gère le Centre de recherches de Gotha, et Michael Kaiser, grand spécialiste de la Ligue et animateur d'un blog scientifique très stimulant (<https://dkblog.hypotheses.org>), gagne sa vie dans l'administration de la recherche (Fondation Max Weber). Ce milieu reste par ailleurs très masculin.

⁶ Peter H. WILSON, *Europe's Tragedy. A History of the Thirty Years War*, Londres, Penguin, 2019 [2009]. Relevons toutefois le recueil collectif dirigé par Geoffrey PARKER, *La guerre de Trente Ans*, Paris, Aubier, 1987, initialement publié en anglais en 1984 chez Routledge, qui, dans son ultime chapitre rédigé par Christopher R. Friedrichs, propose des réflexions sur l'économie de la guerre et de la violence, ainsi que sur les expériences combattantes ; et le livre d'Olivier CHALINE, *La bataille de la Montagne Blanche (8 novembre 1620). Un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 2000, p. 141-212 où il se livre à une reconstitution des expériences combattantes des piquiers, des mousquetaires, des cuirassiers et des artilleurs engagés dans la bataille. L'interprétation religieuse de cette bataille a été contestée par l'historiographie anglophone et germanophone. Voir notamment Laurence SPRING, *The battle of White Mountain 1620 and the Bohemian Revolt, 1618-1622*, Warwick, Helion, 2018 ; Holger BÖNING, *Dreißigjähriger Krieg und Öffentlichkeit. Zeitungsberichte als Rohfassung der Geschichtsschreibung*, Brême, edition lumière, 2018.

⁷ Lucian STAIANO-DANIELS, *The War People. A Social History of Common Soldiers during the Era of the Thirty Years War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2024.

aussi une approche exigeante qui requiert de nombreuses compétences techniques dont les historiens sont dépourvus. Pour reconstituer et interpréter la fosse découverte en 2007 sur le site de Wittstock, où une bataille a sévi en 1636 (voir Figure n°1), il a ainsi fallu le concours de deux archéologues spécialistes de tombes médiévales, Sabine Eickhoff et Franz Schopper, épaulés par une équipe sur le terrain et par de nombreux spécialistes : un numismate (Burkhard Schauer), un paléopathologue (Michael Schultz), un spécialiste de médecine légale (Hans Günter König) pour les impacts d'armes sur les corps, un expert en armes du XVII^e siècle (Jürgen H. Fricker). Ces derniers ont été secondés par des professionnelles de la reconstruction de visages (Hilja Hoevenberg) et de biologie moléculaire (Gisela Grupe), et enfin une ostéologue, Bettina Jungklaus. Les os, en effet, ne parlent pas par eux-mêmes. Il faut les étudier au moyen de méthodes techniques et en les confrontant à d'autres sources, écrites ou iconographiques. Autre chance – ou frein – au développement scientifique de l'archéologie funéraire : sa dimension paysagère et locale la rend aisément mobilisable en vue d'une utilisation patrimoniale et touristique⁸. À Lützen, où une fosse commune de soldats datant de 1632 a été récemment découverte, c'est un message à destination du grand public qui a été valorisé. La cavité a été recouverte, en effet, par une gigantesque plaque funéraire muséale agrémentée d'un vague discours sur la nocivité de la guerre dans l'absolu⁹. On peut être réticent à une telle appropriation et réduction de l'histoire à des mots d'ordre (trop) simples...



Figure n°1 : La guerre de Trente Ans dans l'espace germanophone, sites archéologiques
● bataille ; ■ siège ; ▲ campement

⁸ Voir notamment Susanne FRIEDRICH *et al.*, « Lützen – ein Ort der Erinnerung », *Archäologie in Deutschland*, 4-8, 2013, p. 8-13.

⁹ Voir *Landesmuseum für Vorgeschichte, Landesamt für Denkmalpflege und Archäologie Sachsen-Anhalt, Halle (Saale)*, [En ligne : <https://www.landeshmuseum-vorgeschichte.de>].

Nonobstant ces limites, l'archéologie funéraire scientifique est un terrain d'enquête prometteur, d'autant que, coup sur coup, trois fosses communes creusées sur des champs de batailles marquantes ont été exhumées entre 2006 et 2011. À ces découvertes spectaculaires s'ajoutent une myriade de sites locaux de sièges, de campements et d'artefacts épars (voir Figure n°1). Dans toute leur précarité, ces gisements approfondissent notre connaissance du monde des soldats de la guerre de Trente Ans, des pratiques funéraires à celles du combat, en passant par les campements et les modes de vie.

LIEUX ET PRATIQUES D'ENTERREMENT

Tant à Lützen qu'à Wittstock, l'archéologie funéraire permet de situer le champ de bataille plus au nord qu'on ne le pensait jusqu'alors. Les fouilles révèlent aussi une forte différence de traitement entre les soldats tombés en grand nombre au combat, les tombes privées de militaires (des officiers ?) et les modes civils d'inhumation.

Récemment, trois fosses communes de champs de bataille ont en effet été découvertes et exhumées, à Lützen, à Wittstock et à Alerheim. Le 16 novembre 1632 à Lützen, près de Leipzig, après un affrontement confus et long de six heures, chaque camp revendiqua la victoire. Le roi Gustave Adolphe de Suède y avait trouvé la mort, tout comme le neveu de Wallenstein et le général Pappenheim, qui décéda de ses blessures quelques jours plus tard. Du côté impérial, 3 000 soldats auraient succombé, chez les Suédois 3 500. La bataille ne marque pourtant pas un tournant stratégique de la guerre. Une enquête systématique de l'ancien champ de bataille, menée de 2006 à 2011¹⁰, a mis au jour l'une des nombreuses fosses mortuaires contenant 47 soldats enterrés en couches superposées.

C'est en revanche par hasard qu'au début de l'année 2007, des ouvriers travaillant à un chantier au sud de la ville brandebourgeoise de Wittstock découvrent une fosse creusée au soir de la bataille et remplie de 125 squelettes humains déposés en couches successives. Après une lourde défaite à Nördlingen, en 1634, et la paix de Prague de 1635 qui les a acculés à la défensive, les Suédois avaient repris l'offensive. C'est à Wittstock, au nord de la Marche de Brandebourg, près de la frontière avec le Mecklembourg, à 100 km au nord de Berlin, que s'affrontent 19 000 soldats suédois commandés par le maréchal de camp Johan Banér, et 22 000 soldats des troupes impériales et saxonnes unies le 4 octobre 1636. Grâce à une double manœuvre de contournement, les Suédois emportent rapidement une victoire lourde en pertes humaines : 6 000 à 9 000 soldats périssent, la plupart dans la panique de la fuite après les combats. Le soir même, Banér autorise la quête de butin et ordonne le déblaiement du champ de bataille : les simples soldats sont enfouis dans des fosses après avoir été dépouillés de tous leurs effets, tandis que quelques officiers sont enterrés dans l'église la plus proche.

Découverte, elle aussi, fortuitement à l'occasion du creusement d'un pipeline en 2008, la fosse d'Alerheim, à 70 km au nord d'Augsbourg et à 10 km à l'est de Nördlingen, a été excavée

¹⁰ Voir notamment André SCHÜRGER, *The archaeology of the Battle of Lützen. An examination of 17th century military material culture*, thèse, Université de Glasgow, 2015.

bien après la bataille¹¹. Forte de 16 000 soldats sous le commandement de Franz von Mercy et de Johann von Werth, l'armée impériale-bavaroise s'est retranchée à l'été 1645 sur des buttes dont la colline du village d'Alerheim¹². Peu auparavant, Turenne et Condé avaient réuni leurs forces, soit 17 000 soldats placés sous le commandement de Condé. Le 3 août 1645 à Alerheim, la force impériale-bavaroise tente de défaire l'armée franco-hessoise, qui avance en grimpant sous le feu des canons. Impatient, d'autant que le soir approche, Condé lance l'assaut frontal et la bataille se désintègre rapidement en luttes isolées sur les trois points forts tenus par les forces impériales et bavaroises. Mercy meurt dans l'obscurité et la confusion, et les Impériaux, se croyant encerclés dans le village, capitulent tandis que leurs soldats se débandent. Les pertes sont considérables des deux côtés. Les gains français se limitent à l'acquisition des bourgades de Nördlingen et de Dinkelsbühl, et les Impériaux peuvent se regrouper à Donauwörth : une bataille, à nouveau lourde en pertes sans être décisive, a lieu¹³. Après le combat, les cadavres d'humains et de chevaux ont longtemps jonché la terre, faute de volontaires pour les ensevelir.

Dans ces trois sites, on a entassé les soldats dans des fosses communes sans tenir compte de la coutume chrétienne de tourner le visage vers l'est. En particulier à Wittstock, le dépôt des cadavres a été opéré par des habitués de l'excavation pour en engouffrer un maximum dans un volume réduit, tête-bêche et en couches successives¹⁴. On sait qu'après la bataille de Waterloo (1815), les corps ont été rassemblés le long des routes avant d'être enterrés ; on ne sait pas, en revanche, comment l'opération a été organisée après les batailles de Lützen et de Wittstock. Pour Alerheim, on a la chance de disposer de plusieurs lettres relatives à l'évacuation du champ de bataille, datant du jour de la bataille et de ses lendemains¹⁵. Le commis local, Matthias Harpenstein, écrit au comte Joachim-Ernest d'Oettingen-Oettingen le 30 août 1645, qu'il n'a trouvé aucune personne disposée à déblayer et à enterrer les cadavres d'hommes et de chevaux, même contre rémunération : la plupart des habitants ont fui et répugnent à cette tâche. Le danger d'épidémie étant connu, le comte intime le 4 septembre 1645, aux communes alentour de Wallerstein, de Nördlingen et de Wemding d'y procéder – en vain, faute de capacité. On finit par trouver quatre personnes, payées à prix d'or, qui effectuent la tâche au plus tôt six semaines après la bataille. Les lettres font état d'une puanteur et d'un état de décomposition avancé des cadavres après l'été.

¹¹ Je m'appuie ici sur Kathrin MISTEREK, « Ein Massengrab aus der Schlacht von Alerheim am 3. August 1645 », *Bericht der Bayerischen Bodendenkmalpflege*, 53, 2012, p. 361-391.

¹² Voir P. WILSON, *Europe's Tragedy*, *op. cit.*, p. 701-704.

¹³ Voir notamment P. WILSON et Claire GANTET, « Battlefields, Images and Cultures of Remembrance in the Thirty Years War », in Catherine DENYS, Benjamin DERUELLE et Gilles MALANDAIN (éd.), *Après la bataille. Mémoires et usages des champs de bataille, du XVII^e siècle à nos jours*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2023, p. 63-93 ; C. GANTET et P. WILSON, « Les images des batailles de la guerre de Trente ans (1618-1648) : témoignages, preuves, mémoires », *Dix-Septième siècle*, 299, 2023/2, p. 225-251.

¹⁴ Voir notamment Sabine EICKHOFF, « Die Schlacht von Wittstock am 24. September/4. Oktober 1636. Landschaftsgeografische und sozialhistorische Aspekte », in Anja GROTHE, Sabine EICKHOFF et Bettina JUNGCLAUS (éd.), *Schlachtfeld und Massengrab. Spektren interdisziplinärer Auswertung von Orten der Gewalt*, Wünsdorf, Brandenburgisches Landesamt für Denkmalpflege und Archäologisches Landesmuseum, 2014, p. 247-284.

¹⁵ D'après K. MISTEREK, *art. cit.*

Les officiers, eux, semblent disposer de tombes individuelles. Dans le campement impérial de Latdorf (1644), 23 officiers décédés sont enterrés habillés et avec quelques objets personnels dans 19 tombes, selon les coutumes chrétiennes¹⁶. Il semble également que seule la hâte de l'après-bataille motive des enterrements collectifs, anonymes et sans rites chrétiens. Même en cas de peste, on l'évite dans la mesure du possible comme en atteste le cimetière de peste (1630), découvert à Greifswald, qui consiste en 299 tombes et ne comporte aucune fosse commune¹⁷. Les pratiques d'inhumation y révèlent aussi la subsistance d'anciennes croyances. L'un des cadavres a en effet été encaissé, vraisemblablement par peur qu'il revienne hanter les vivants tel un spectre.

LES CAMPEMENTS

Les campements, notamment en cas de siège, laissent également des traces dans le paysage, en raison de la concentration de nombreux individus. Identifié en 1992, celui de Waidhaus (aujourd'hui sur la frontière entre l'Allemagne et la République tchèque), entouré d'un retranchement circulaire, concentre en 1621 quelque 23 000 soldats d'Ernst von Mansfeld et un troussseau de 10 000 à 12 000 personnes. En juillet 1621, l'armée adverse de Tilly fait planter sur une hauteur dans la forêt un campement pour l'observer, où se rassemblent 14 000 fantassins et 4 000 cavaliers. Ce sont donc près de 40 000 militaires auxquels il faut adjoindre les troussseaux (peut-être 20 000 personnes) qui tentent de survivre sur un espace restreint.

Peu après, en 1622, l'armée du général impérial Tilly établit six bivouacs devant Heidelberg, conçus comme le point de départ d'une offensive armée. Les soldats y ont creusé sept tranchées et laissé un grand nombre de vestiges, de débris, d'objets et de pièces de monnaie enfouies par peur des pillages, puis abandonnées. D'autres traces de campements, datables de l'année 1634, ont été exhumées à Minden à l'ouest près d'un gué sur la Weser, et au nord, dans le Mecklembourg, installées lors d'une halte (qui s'éternise pendant sept semaines) de 80 000 soldats saxons et brandebourgeois en 1639, en attente de la venue de l'armée suédoise depuis la Poméranie. À Latdorf, l'armée suédoise, commandée par Tostensson, creuse, en 1644, des tranchées de 7,7 km de long, renforcées par des bastions. De l'autre côté de la rivière, les Impériaux établissent un campement concurrent. L'ensemble couvre 60 hectares. On y a exhumé une vingtaine de baraquements simples, des fosses d'ordures, des fours, des ateliers

¹⁶ Voir Martin STRAßBURGER, « Leben im Lager – materielle Hinterlassenschaften militärischer Gesellschaften der frühen Neuzeit », in A. GROTHE, S. EICKHOFF et B. JUNGKLAUS (éd.), *op. cit.*, p. 145-168, ici p. 155.

¹⁷ Marlies KONZE et Renate SAMARITER, « Der Stralsunder Laufgraben von 1628 – verschüttete Söldner und Waffen in situ. Festungsbau im Süden der Hansestadt (Quartier Frankenhof) im Spiegel archäologischer Befunde und historischer Quellen », in A. GROTHE, S. EICKHOFF et B. JUNGKLAUS (éd.), *op. cit.*, p. 197-231, ici p. 226. Trois fois plus de personnes seraient mortes de la peste que de faits d'armes pendant la guerre de Trente Ans : P. WILSON, *Europe's Tragedy*, *op. cit.*, p. 902-906. Sur la peste, voir Sigrun HAUDE, *Coping with Life during the Thirty Years' War (1618–1648)*, Leyde, Brill, 2021, p. 100-113 ; C. GANTET, « Fighting Epidemics. Knowledge and Communication (Augsburg and Munich, 1626–1651) », in C. GANTET et Thomas LAU (éd.), *A Polycentric War and its Narratives, A New Approach to the Thirty Years' War*, Bâle, Schwabe, 2026 [sous presse].

d'artisans et un puits. On peut notamment reconstituer la hutte (de 3 m x 3 m) d'un officier suédois, dotée d'un poêle de faïence. Après deux mois de bivouac, les deux armées ennemies se dirigent de concert vers Magdebourg¹⁸.

L'historiographie de la guerre de Trente Ans ignore les campements, peu spectaculaires, bien que l'archéologie apporte des éléments absents des traités militaires contemporains. Ceux-ci recommandent de planter des campements dans des endroits avantageusement situés, à l'écart des grandes forêts, sur un terrain plat ou des collines peu élevées, et près d'une rivière pour en tirer de l'eau, éliminer les déchets et assurer un gué propre à faire paître les animaux sur les deux rives. Ils préconisent encore d'occuper les points stratégiques du terrain ou de les intégrer aux retranchements¹⁹. Les illustrations parvenues jusqu'à nous reprennent cet ordonnancement idéal. Ainsi, des gravures intégrées dans la chronique de Matthäus Merian – prises comme des représentations de la réalité par des générations d'historiens – présentent des campements structurés selon la hiérarchie et les activités militaires, dotés de retranchements intérieurs devant les lieux stratégiques (le magasin de poudre) et reléguant le trousseau à leur extrémité²⁰.

Bien que de formes très différentes, puisqu'elles épousent les aspérités du terrain, les campements sont quasiment tous entourés d'un retranchement qui marque leur emprise dans le paysage face à la société civile. Tandis que les traités militaires de la fin du XVII^e siècle évoquent essentiellement des tentes, l'archéologie montre que des baraquements sont édifiés et mêlés à elles dans un espace densément peuplé, sans respect des distinctions fonctionnelles entre les lieux de travail, de logement et d'activité militaire. L'habitat est collectif et le soldat loge avec ses collègues (d'où le terme de « camarade », qui désigne au XVI^e siècle une chambrée de soldats) ou avec sa femme et ses enfants. Le général impérial Albrecht von Wallenstein voyage avec une hutte en bois démontable et prend souvent avec lui une baignoire en argent ; le prince électeur de Saxe mange dans des assiettes en argent. Les soldats logent en revanche dans des tentes transportables ou dans de minuscules cabanes de feuilles et de paille, ou dans des abris de planches recouvertes de toile. Jusqu'à quatre soldats doivent se partager une superficie de 2 m x 2 m. Les abris pour chevaux, disposés entre les tentes, aggravent encore les conditions sanitaires : les déchets, excréments, parasites et bêtes mortes jonchent le terrain.

Le campement de Malchin dans le Mecklembourg, a laissé de nombreux objets de la vie militaire (étriers, harnais, fers à cheval, restes d'arquebuses, de mousquets, platines à silex,

¹⁸ Voir M. STRABBURGER, art. cit., d'où je tire tous les exemples précédents.

¹⁹ Voir Wilhelm Dilich, *Krieges-Schule von den frühesten Zeiten bis zur Gegenwart*, Franckfurt am Mayn, Johan David Zunners, 1689, p. 376-377 ; Sébastien Le Prestre de Vauban, *Traité de l'attaque et de la deffence des places*, manuscrit, s.l.n.d. ; Werner HAHLEWEG (éd.), *Die Herresreform der Oranier. Das Kriegsbuch des Grafen von Nassau-Siegen*, Wiesbaden, Selbstverlag der Historischen Kommission, 1973, p. 361-362. Voir aussi Jan Philipp BOTHE, *Die Natur des Krieges. Militärisches Wissen und Umwelt im 17. und 18. Jahrhundert*, Francfort/Main, Campus, 2021.

²⁰ Ainsi, par exemple, le campement suédois à Werben en 1631, cité d'après S. EICKHOFF et F. SCHOPPER (éd.), *1636, ihre letzte Schlacht. Leben im Dreißigjährigen Krieg*, Stuttgart, Theiss, 2012, p. 98-99. Les volumes de la chronique de Merian ont été numérisés. Pour le volume sur 1631, en ligne : [Wolfenbütteler Digitalen Bibliothek](https://www.wolfenbuettel.de/digitalen-bibliothek/).

fourches à mousquets), mais aussi de la vie civile ou du trousseau (ciseaux, ceintures, cuillères)²¹. À Wittstock aussi, de nombreux objets ou débris ont été abandonnés par le trousseau : ainsi, des dés à coudre, des manches de cuillères et de couteaux, des pommeaux de couteau et des étuis à couteau témoignent de manières de tables étonnamment distinguées²². L'archéologie ne livre toutefois que des données fragmentaires, à l'image des débris retrouvés : on détecte avant tout les objets en métal, plus résistants au temps que ceux en bois ou en céramique, et il s'avère parfois difficile de les dater précisément.

LES MODES DE VIE

À ce jour, l'enquête sur la fosse commune de Wittstock est la plus précise, si bien qu'on en résumera les principaux résultats en les comparant à ceux d'un cimetière contemporain de civils exhumés à Tasdorf à l'est de Berlin. L'étude des squelettes permet de déterminer un âge biologique (qui n'est pas forcément identique aux années de vie). À Wittstock, six des cent vingt-cinq soldats enterrés n'avaient pas encore atteint l'âge biologique de 20 ans et un seul avait dépassé les 40 ans ; l'âge moyen se situait, quant à lui, à 28 ans. Il est impossible d'estimer la durée de leur engagement avant leur mort le 4 octobre 1636, et de savoir, donc, s'ils avaient été recrutés peu de temps ou longtemps avant la bataille. Les registres conservés des armées de la guerre de Trente Ans indiquent toutefois un âge moyen de 24 ans à la recrue. Ils auraient donc survécu en moyenne quatre années à leur enrôlement. À Lützen, les hommes avaient entre 15 et 45 ans et, à Alerheim, entre 13 et 25 ans au moment de leur décès.

À Wittstock, la taille moyenne des défunts est de 1,70 mètre. Le plus petit d'entre eux mesure 1,60 mètre et le plus grand 1,82 mètre. Cet ordre de grandeur correspond à celui de la population civile, et permet de déduire que les recruteurs acceptaient tous les volontaires, indépendamment de leur taille. Tous n'étaient d'ailleurs pas en bonne santé lors de leur recrutement. L'un des soldats exhumés, âgé de 25 à 30 ans, souffrait ainsi de difficultés de locomotion en raison de troubles de la croissance dès l'enfance. Il a donc été enrôlé bien qu'il boitât. Un autre, âgé de 25 à 29 ans, avait un bras tordu depuis une fracture de l'humérus survenue dans l'enfance ou à l'adolescence²³.

Les enfants du cimetière civil de Tasdorf meurent souvent de scorbut (carence en vitamine C) ou de rachitisme (carence en vitamine D) ; leurs dents sont trouées de caries gigantesques, quand les mâchoires ne sont pas édentées, ou ont été limées par un pain fait de farine mêlée à de la poussière de meule et à de la sciure de bois, voire à du plâtre. Les dents des soldats de Wittstock, en meilleur état, indiquent une nourriture plus riche en viande et en matières grasses²⁴. De nombreux soldats ont cependant de l'arthrose, une usure osseuse due à

²¹ M KONZE et R. SAMARITER, art. cit., p. 228 pour ces exemples et ceux *supra*.

²² S. EICKHOFF et F. SCHOPPER (éd.), *op. cit.*, p. 105-106.

²³ *Ibidem*, p. 55-57.

²⁴ *Ibidem*, p. 111-113. Il en va de même pour le soldat mort par étouffement lors de l'explosion d'une tranchée à Stralsund : Ute BRINKER, Thomas MITTLMEIER et Jürgen PIEK, « Die anthropologische Untersuchung der

une position fixe. Ils ont notamment les hanches déformées par des années de cavalcades. Le port d'armes lourdes a développé leurs épaules. Leurs os portent, en outre, la trace des maladies usuelles chez les soldats, et notamment de la syphilis, dont pas moins de 11 mercenaires en sont atteints à un stade avancé. Les poux ont, en outre, à un tel point pullulé qu'ils ont enflammé les cuirs chevelus et rendu les crânes poreux.

À Alerheim, la fosse contient une centaine d'os humains souvent fracassés et, aux alentours immédiats, divers objets. Les petites balles de plomb suggèrent des armes légères, des pistolets de cavaliers. Quantité de morceaux d'agrafes de vêtements, de sangles, de poches de poudre, de perles, de pièces de monnaie – mais aussi des chapelets – attestent du quotidien et d'une certaine religiosité, loin de l'image du mercenaire sans toit ni loi. Leurs maladies sont similaires à celles découvertes à Wittstock.

PRATIQUES DE COMBATS

L'étude des 88 squelettes entiers et os isolés de 37 autres soldats exhumés à Wittstock témoigne de la violence des affrontements. De nombreux soldats ont ouvert la bataille déjà blessés, voire mutilés par des combats précédents – ainsi un soldat privé de bras droit – et certains crânes ont subi plusieurs fractures avant la mort. Malgré la précarité de la vie, certains mercenaires ont une constitution à ce point robuste qu'ils sont allés au combat après une première blessure, ainsi ce mercenaire atteint d'une balle de plomb dans le thorax quasiment décomposée lorsqu'il trouve finalement la mort à Wittstock. Une blessure par balle de plomb est pourtant mortelle en général, soit immédiatement, soit par suite de l'infection et de la corrosion qu'elle provoque²⁵.

Les fosses et leurs alentours sont criblés de balles d'arquebuses et de mousquets de diamètre variable, les balles en plomb ayant un diamètre de 16 à 19,9 mm. On ne trouve pas trace sur le terrain de boulets de canons, qui ont été rassemblés au soir de la bataille pour être réutilisés, selon la coutume. Des débris de balles en pierre ou en fer (notamment une énorme balle de 41 mm et de 267 g) témoignent de la diversité des armes utilisées, non normalisées, mais identiques dans les camps ennemis. Les balles d'arquebuses ont été tirées à partir d'armes récentes ou anciennes, antérieures à 1610. Souvent, les soldats ont dû eux-mêmes les fabriquer avec du plomb acquis en butinant ou ajuster la taille des munitions livrées au calibre de leur arme. L'aplatissement des balles indique un combat très rapproché où le choc est fracassant.

Un mercenaire, l'« individu 71 », a fait l'objet d'une étude particulière. Il s'agit d'un Écossais âgé de 21 à 24 ans, le plus grand de la fosse du haut de ses 1,80 m. Son visage a pu être reconstitué au moyen des méthodes de la médecine légale. Son corps témoigne de nombreuses maladies antérieures : inflammation chronique des voies respiratoires, manque de vitamine D, inflammation du périoste due à de mauvaises chaussures, dégénérescence des articulations de

Skelettreste von Fundplatz 333, Hansestadt Stralsund, Frankenhof», in A. GROTHE, S. EICKHOFF et B. JUNGCLAUS (éd.), *op. cit.*, p. 233-238, ici p. 235.

²⁵ U. BRINKER, T. MITTLMEIER et J. PIEK, *art. cit.*, p. 236.

la hanche et des épaules. Il révèle aussi plusieurs blessures causées au combat juste avant sa mort : il a reçu une balle de plomb au bras droit, puis un coup de hallebarde sur la tempe, avant d'être atteint d'un coup de poignard dans la gorge. Le combat a mêlé divers types d'armes dans un corps à corps très brutal, loin des représentations bien ordonnées des carrés de *tercios* ou de quinconces de l'ordre mince. Au total, rien n'atteste deux armées – la suédoise présentée comme plus « moderne » avec une formation mince et un usage important des armes à feu, et l'impériale comme plus « traditionnelle » avec ses *tercios* de piquiers. Ici, comme dans d'autres batailles de la guerre de Trente Ans, la thèse d'une « révolution militaire » ne se vérifie pas²⁶.

Les fosses et campements témoignent enfin de la dimension européenne du conflit. À Wittstock, les méthodes isotopiques permettent de reconstituer l'origine géographique des soldats²⁷. Il appert qu'une grande partie d'entre eux provient d'Écosse, de Suède, de Finlande et de Lettonie. L'Écosse était en effet un bassin de mercenaires : certains d'entre eux s'étaient engagés par fidélité pour les Stuart au tout début de la guerre, puisqu'Élisabeth, l'épouse de Frédéric V du Palatinat, était la fille du roi Jacques I^{er} d'Angleterre²⁸. Contrairement à ce qu'avance l'historiographie reçue, ce n'est d'ailleurs pas Banér qui remporte la victoire, mais l'aile de l'armée suédoise, menée par le maréchal écossais Alexander Leslie, qui sauve la situation en faveur des Suédois. La fosse commune renferme toutefois aussi des mercenaires impériaux : amis et ennemis ont été enterrés ensemble.

La plupart des sites contiennent enfin des pièces de monnaie, enterrées à l'approche du combat ou de la fuite. Leur origine confirme la composition européenne des armées. À

²⁶ La notion de « révolution militaire » a été formulée en 1955 par Michael Roberts, qui postulait qu'un ensemble d'innovations techniques et tactiques avait entraîné des changements décisifs en matière de stratégie, d'appareils militaires et d'administration étatique, d'abord dans l'armée des Orange-Nassau, puis de Gustave-Adolphe. Au-delà de l'armée, ces nouveautés avaient participé de la modernisation de la société. On aurait ainsi abandonné les *tercios* de piquiers d'origine espagnole, pour des formations en quinconce, plus minces et plus mobiles, et misant plus sur l'arme à feu. Dans les années 1970-1980, Geoffrey Parker a voulu en élargir l'ampleur chronologique et géographique, au risque de mettre en question l'idée d'une « révolution ». On doit surtout à David Parrott et à Peter Wilson l'analyse concrète de batailles, loin des schémas préconçus. Il a existé des batailles de *tercios* – parfois victorieuses – pendant la guerre de Trente Ans et après (ainsi la bataille de Valenciennes, opposant des armées françaises et espagnoles, le 16 juillet 1656) ; on n'observe pas d'opposition de deux systèmes. Parmi une bibliographie surabondante, voir Michael ROBERTS, *The Military Revolution, 1560-1660*, Belfast, Boyd, 1956 ; Geoffrey PARKER, *The military revolution. Military innovation and the rise of the West, 1500-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996 [1988] ; Jeremy BLACK, *A military revolution? Military change and European society 1550-1800*, Basingstoke, Palgrave, 1991 ; Clifford J. ROGERS (éd.), *The military revolution debate. Readings on the military transformation of early modern Europe*, Boulder, Westview Press, 1995 ; Jean BÉRENGER (éd.), *La Révolution militaire en Europe*, Paris, Economica, 1998 ; David A. PARROTT, *The Business of War. Military enterprise and military revolution in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012. Une des meilleures synthèses est proposée par Markus MEUMANN, « Militärische Revolution », in *Enzyklopädie der Neuzeit*, t. 8, *Manufaktur – Naturgeschichte*, Stuttgart/Weimar, Metzler, 2009, col. 506-510. Voir enfin P. WILSON, *Europe's Tragedy*, *op. cit.*

²⁷ S. EICKHOFF et F. SCHOPPER (éd.), *1636, op. cit.*, p. 178-179.

²⁸ Voir Steve MURDOCH (éd.), *Scotland and the Thirty Years' War, 1618-1648*, Leyde, Brill, 2001 ; Steve MURDOCH et Alexia GROSJEAN, *Alexander Leslie and the Scottish Generals of the Thirty Years' War, 1618-1648*, Londres, Pickering & Chatto, 2014 ; David TRIM, « Calvinist Internationalism and the English Officer Corps, 1562-1642 », *History Compass*, 4-6, 2006, p. 1024-1048. Certains se sont enrôlés dans les troupes impériales : David WORTHINGTON, *Scots in Habsburg Service, 1618-1648*, Leyde, Brill, 2003.

Stralsund, lors du siège de 1628, des pièces originaires de Zélande, mais aussi du Tyrol ont été abandonnées ; à Weltzlin, 75 km plus au sud, ce sont 240 pièces issues du Saint-Empire, du Danemark et des Provinces-Unies qui ont été exhumées²⁹.

*

En conclusion, les découvertes archéologiques montrent qu'il est possible de combiner les artefacts humains – os et écrits – pour rectifier les récits hérités et reconstituer le déroulement des combats. À Lützen, la zone criblée d'impacts de balles ne correspond pas au récit de la bataille colporté par les chroniques ; il est faux, par ailleurs, que les Suédois aient creusé un système de doubles tranchées de 2,5 km de long comme on l'a longtemps supputé. À Wittstock, les découvertes archéologiques suggèrent un récit profondément différent de celui livré par l'écrivain Hans Jakob Christoffel von Grimmelshausen, qui y aurait assisté et dont le récit a longtemps été considéré comme un témoignage de première main³⁰.

Les sites archéologiques manifestent de plus la variété des armées et des pratiques. Il y a, tout d'abord, les pratiques sur le champ de bataille. À Lützen, la ville ayant été incendiée, ce n'est que quelques jours plus tard que des civils originaires de Weissenfels, à 15 km de là, enterrent les cadavres, surtout le long de la route. À Wittstock, ils sont entassés dès le soir de la bataille dans des fosses. À Alerheim, faute de main-d'œuvre, on les laisse se décomposer pendant quasiment deux mois avant de les inhumer. Il y a, ensuite, l'âge des combattants. À Lützen, les hommes ont entre 15 et 45 ans ; à Wittstock, un âge biologique moyen de 28 ans et, à Alerheim, entre 13 et 25 ans. Sans doute les armées ont-elles recouru à des soldats de plus en plus jeunes au fil du conflit. Il y a, encore, la provenance des soldats. À Lützen, comme à Wittstock, chez les Suédois comme chez les Impériaux, on trouve des Finnois, des Allemands, des Écossais, des Tchèques et des Croates. L'échelle nationale n'est donc plus appropriée pour faire l'histoire de la guerre de Trente Ans. Les armées n'avaient, en outre, pas plus d'uniformité confessionnelle que « nationale »³¹. Les chapelets ou objets religieux découverts à Alerheim montrent que les soldats – loin des stéréotypes véhiculés par la littérature morale, les pamphlets ou les gravures commentées – n'étaient pas forcément sans foi ni loi. L'unique diaire d'un mercenaire connu confirme au reste leur religiosité, indépendamment de leur appartenance confessionnelle³². La diversité provient enfin des matériels utilisés dans les combats. Les balles restées dans le terrain sont en moyenne plus grosses à Lützen qu'à Alerheim, peut-être parce que la bataille de Lützen s'est avant tout jouée dans l'infanterie et celle d'Alerheim dans la cavalerie. Le champ de bataille de Lützen, grêlé des impacts de 3000 balles, montre aussi que les mêmes armes, des mousquets légers de 4,6 kg, ont été employées dans les deux camps. La

²⁹ M. KUNZE et R. SAMARITER, art. cit., p. 200, 228.

³⁰ Voir C. GANTET, *La guerre de Trente Ans, 1618-1648*, Paris, Tallandier, 2025 [2024], p. 412-420.

³¹ Voir le brillant article de Michael KAISER, « *Cuius exercitus, eius religio?* Konfession und Heerwesen im Zeitalter des Dreißigjährigen Kriegs », *Archiv für Reformationsgeschichte*, 91, 2000, p. 316-353.

³² Voir J. PETERS (éd.), *op. cit.* Aucun indice ne permet d'identifier la confession de ce mercenaire profondément religieux.

thèse à succès d'une « révolution militaire » originaire des Provinces-Unies et responsable des succès tactiques de l'armée suédoise sur une armée impériale censée s'arc-bouter sur des *tercios* dépassés en est rendue définitivement caduque³³.

L'archéologie funéraire livre certes des résultats ponctuels et fragmentaires. Aussi situées dans le temps et dans l'espace soient-elles, les découvertes ouvrent néanmoins de nouvelles perspectives et corrigent des récits hérités, voire des habitudes historiographiques encore solidement ancrées.

³³ En ce sens, voir P. WILSON, *Lützen*, Oxford, Oxford University Press, 2018.

Résumé / abstract

L'utilisation de l'archéologie funéraire scientifique dans les études sur la guerre de Trente Ans (1618-1648) reste rare, en raison du caractère récent des découvertes archéologiques, de la valorisation traditionnelle des sources écrites (éventuellement iconographiques), et de référents nationaux solidement ancrés. Or, l'archéologie funéraire scientifique est un terrain d'enquête prometteur, d'autant que coup sur coup, trois fosses communes creusées sur des champs de batailles marquantes ont été exhumées entre 2006 et 2011. À ces découvertes spectaculaires s'ajoutent une myriade de sites locaux de sièges, de campements et d'artéfacts épars. Dans toute leur précarité, ces gisements approfondissent notre connaissance du monde des soldats de la guerre de Trente Ans, des pratiques funéraires à celles du combat, en passant par les campements et les modes de vie. Aussi situées dans le temps et dans l'espace soient-ils, ils ouvrent de nouvelles perspectives et corrigent des récits hérités voire des habitudes historiographiques solidement ancrées.

The use of scientific funerary archaeology in studies of the Thirty Years' War (1618–1648) remains rare, owing to the recent nature of archaeological discoveries, the traditional emphasis on written sources (and possibly also iconographic sources), and firmly established national frameworks. Yet scientific funerary archaeology is a promising field of inquiry, particularly as, in quick succession, three mass graves dug on significant battlefields were excavated between 2006 and 2011. In addition to these spectacular discoveries, there are a myriad of local sites of sieges, encampments and scattered artefacts. Despite their precarious state, these sites deepen our understanding of the world of soldiers during the Thirty Years' War, from burial practices to combat, including encampments and ways of life. However specific their location in time and space may be, they open up new perspectives and challenge inherited narratives and even firmly established historiographical conventions.